

Bernard Vargaftig

Villiers-sur-Loir

On allait se promener après avoir dîné. De la terrasse, je rabattais les volets... *un... deux... trois... cinq... six...* et nous prenions la route qui montait au coteau. *Si le loup y était... il nous mangerait...* Devenue chemin, elle file entre les vignes et la haie des noisetiers pour redescendre jusqu'à l'entrée du village. On apprenait chansons et comptines aux enfants. On s'arrêtait au-dessus des lucioles : *sept... huit... dix...* On comptait aussi les échelles. Plusieurs soirs de suite, nous nous sommes, stupéfaits, arrêtés devant un crapaud, immobile dans le fossé sous l'avant-dernier des cinq lampadaires. Puis on ne l'a plus revu. On avait beau se pencher. Comme quand on était monté au grenier par l'espèce de trappe-fenêtre et que, du noir, on regardait le monde à l'envers. Je compte le dessus des chaises, l'obscurité, personne ne sait que je suis là, je compte le miroir qui fait comme une trace de poussière, je compte le silence.

C'est à Villiers-sur-Loir qu'un matin de Juillet je me suis brusquement aperçu que les fenêtres, ouvertes ou fermées, étaient toutes noires. Des amis nous prêtaient leur maison pour l'été. Il y avait une baignoire dans le jardin d'en face. *Une souris verte... Qui courait dans l'herbe...* Les champs commencent derrière les quelques granges disposées en étoiles. Le dos d'une bâtisse se dressait plus loin. Un mur ensoleillé, obstinément ocre, avec, presque en haut, une seule fenêtre comme un trou noir. On devine le Loir parmi les peupliers. Il n'y a personne. Je compte les fenêtres, comme je compte les cailloux, les chiens, le silence, pas les hirondelles : elles vont trop vite, les arbres, les voitures, comme aveuglément je compte tout. Que se passe-t-il ensuite ? Je compte le noir des fenêtres. Je vais vite. Et, sans revenir en arrière, je recommence parce que j'en ai oublié une. Tout se renverse comme quand on se penchait au-dessus de la trappe, tout se renverse en moi. Une fois, deux hirondelles s'étaient engouffrées dans la chambre. L'aveuglement penche. Je penche. La vitesse penche. Les mots se cognent contre les murs, le haut de l'armoire, le silence, les chaises. Je me sauve encore. Je fuis immobile. C'est l'été, chaque fenêtre est béante et noire comme la stupeur.

Que se passe-t-il ensuite ?

C'est l'été. Je vais toucher le noir de ton nom, le vent se renverse, tant d'enfance se renverse encore, je compte les mots, j'embrasse les nombres dans ton nom, j'embrasse l'aveuglement, je vais toucher tes cheveux, j'embrasse la stupeur où c'est brusquement si noir en toi et au milieu de toi et je vois aveuglément, aveuglément, la stupeur en moi. L'abîme se renverse. J'embrasse ta vitesse. J'embrasse la vitesse en moi qui se renverse. Je tombe. Je compte. Je compte.

Je me souviens de où j'ai appris à écrire avec un h le mot *hirondelle*. Que se passe-t-il ensuite ? J'aurai bientôt dix ans quand ma mère m'a mis en pension au collège de Saint-Junien, j'allais pourtant à l'école communale. Il ne faut rien dire à qui que ce soit. Pour qu'on retienne l'orthographe, l'instituteur, monsieur Dugraindelorge, donnait, sauf à moi, des coups de règle sur les doigts qu'il fallait joindre. Deux fois

cinq. Il y a dix lettres à hirondelle. Que se passe-t-il ensuite ? Il écrivait les mots au tableau noir et il les effaçait. On ne voyait plus que de la poussière de craie. Les jeudis et les dimanches, c'étaient les promenades avec cheftaine et louveteaux.

On s'arrêtait au bord de la Glane. On formait un cercle et, il fallait rester impassible, d'une pression de la main on se transmettait le silence. Ça va vite ! Celui qui est au milieu doit deviner qui le cache.

La cheftaine m'a fait retourner à Limoges pour que je demande à ma mère si elle voulait bien qu'on m'emmène en Suisse avec les autres enfants. Je n'ai trouvé personne. Ma mère n'avait pas été prévenue. J'attends. J'attends immobile penché en haut de l'escalier, comme depuis le grenier quand on regardera par la trappe. Que se passe-t-il ensuite ? Il ne fallait rien demander, rien dire à qui que ce soit. Je sais que je suis allé chez mon ancienne professeur de piano. Il fallait, depuis la rue, frapper deux fois à la fenêtre pour dire qu'on était là. Personne n'a ouvert. On ne voit rien. Tout est noir derrière la vitre et les rideaux brodés. Je me sauve immobile. Que se passe-t-il ensuite ?

Monsieur Dugraindelorge a continué à m'épargner pour les coups de règle. Il y a une échelle sous le préau de l'école. Quand on joue à la cachette, c'est là qu'il faut compter de plus en plus fort jusqu'à cinquante avant de chercher les autres. La cheftaine et les enfants ne sont ni arrivés, ni revenus.

Nous avons passé plusieurs étés à Villiers-sur-Loir. *Il y a deux châteaux*, répétait tous les ans le facteur, *celui de Rochambeau en bas, et le château d'eau*. D'une année à l'autre nous retrouvons les voisins, l'arbre à papillons, les habitudes, les tracteurs, le hangar qui a l'air à l'abandon avec le silence et l'échelle si courbe à côté du portail. Et, le long des peupliers, la rivière où, disait Ronsard, *le beau Phébus qui baigne... dans le Loir son poil doré...* L'image du ciel se renversait, un miroir comme de la poussière de craie, la vitesse du feuillage, l'aveuglement, les hirondelles qui, vers le soir, frôlaient la rue, les cailloux, le talus. J'embrasse les mots qui penchent et je t'embrasse.

C'est l'été. Les fenêtres sont toutes noires. J'ouvre les volets. Je les compte. Comme quand je comptais sous l'échelle. *Compte jusqu'à cinquante et retourne-toi...* On criait le nom de celui qu'on voyait. Qui suis-je ? Je te touche comme quand je t'ai vue pour la première fois. Comme tant d'enfance se renverse encore et je tombe, je compte. Je vais toucher ta main. On se transmet le silence.

Quelqu'un frappe à la porte vitrée sur le palier. Il fait encore nuit. L'appartement que mes parents avaient loué à Limoges était disposé de part et d'autre d'un long couloir. Que se passe-t-il ensuite ? Ma mère m'a raconté qu'elle avait réussi à me réveiller sans que je dise un mot. *N'allume pas...* Ça recommençait dans l'entrée, on frappe, on tourne la clenche. Ma mère me dira qu'il ne fallait pas que j'ai peur, qu'il ne fallait pas que je parle, qu'elle m'a chuchoté une histoire dans l'oreille. Je me serre contre le noir. On frappe encore. Mes parents et moi avons, pour aller dans une pièce plus éloignée, traversé le couloir en rampant. On est couché par terre. Mon père en silence, me tient par la main. *Ne parle pas...* On se sauve immobile, à la renverse. Ma mère compte les secondes, tout bas, tout bas, comme encore aujourd'hui je compte, comme je compte le silence, le renversement, et comme je compte les secondes entre l'éclair et le bruit de l'orage.

Je vais te toucher, toucher ton nom, toucher le temps dans chaque seconde. Je touche, dans l'obscurité, le noir au milieu de toi. Voici le monde à la renverse.

L'éclair est comme la stupeur, et l'aveuglement aussi. Je compte. Je multiplie le tout par 340. Je tombe, je tombe, je compte. Je tombe... *Loup y es-tu... où es-tu... que fais-tu?...* J'aime, dans l'orage, toucher le noir de ton nom, la vitesse du noir de ton nom, toucher ce que le noir fait voir, et la stupeur, et le silence.

À Villiers-sur-Loir, c'est au frôlement des hirondelles qu'on sait qu'il y aura de l'orage. Même alors, dans la journée, on laissait la fenêtre grande ouverte. Le ciel avant qu'il pleuve est comme de la poussière. Il fait presque noir dans la chambre. Les mots se cognent contre les murs et le miroir. Je multiplie le silence. Les hirondelles se renversent, l'enfance se renverse, c'est comme la stupeur au milieu de toi, comme ce que fait voir ton nom multiplié par 340, comme où les mots eux-aussi se renversent. Je multiplie le commencement, chaque fois le commencement, chaque commencement par 340. Je t'ai rencontrée dans un train et je profitais des cahots pour frôler ton épaule. Que se passe-t-il ensuite ? Après la guerre, on pourra jouer dans la rue. On pourra jouer le soir.

Il en aura fallu du temps pour que j'aie peur ! On faisait l'épervier. On se met à deux en se tenant par les épaules et on court en essayant d'attraper les autres. On est trois, on est quatre, celui qui est pris fait partie de l'épervier. On était pris et on ne mourrait pas. On est dix. On est onze. On finissait par être aussi grand que la rue. *Hou...hou...* Il faisait noir, il y a ce que je ne peux pas dire, le ciel est comme de la craie et c'est encore l'été.

Qui suis-je ? Ce que je ne peux pas dire est immobile. Je compte. Que se passe-t-il ensuite ? Chaque mot est un commencement. Qui suis-je ? Je compte sous l'échelle, j'ouvre les yeux, je me retourne. Les hirondelles se renversent, les mots se cognent contre les murs, la trappe du grenier se renverse, l'abîme en moi se renverse. L'oubli fait voir ce que je ne peux pas dire. Je crie ton nom et je touche ton épaule. Je compte le commencement. Il en aura fallu du temps pour que je n'aie pas honte ! Je compte aussi l'oubli. *J'ai vu le loup, le renard et la belette...*

Monsieur Dugraindelorge effaçait le tableau, *hou...hou...* ça fait comme une trappe, l'hirondelle et son h disparaissait. Qui suis-je ? Je viens de toucher ta main. On se transmet le silence. L'été fait de la poussière de craie dans la nuit. J'ai beau compter : entre l'éclair et la stupeur, il en aura fallu du temps pour que l'oubli ne soit pas immobile ! On est deux, on redescendait vers le Loir en se tenant par les épaules. Tout y est à l'envers : le noir et le tremblement du feuillage, l'enfance, et quand ta robe se renverse sans qu'on voit tes jambes. Je tombe, je compte, les mots se renversent, le silence se renverse, l'aveuglement de tes cheveux, le monde est à la renverse, la trappe, l'image de l'hirondelle, les volets, la fenêtre noire grande ouverte, et que se passe-t-il ensuite ? le sens change, et ce qu'entre l'éclair et la stupeur, jamais immobiles, font voir le noir dans ton nom et le noir au milieu de toi.